



N°174



2° lecture de l'Apocalypse de Jean (Ap 7, 9.14b-17)

Moi, Jean, j'ai vu : et voici une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main. L'un des Anciens me dit : « Ceux-là viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs robes, ils les ont blanchies par le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le servent, jour et nuit, dans son sanctuaire. Celui qui siège sur le Trône établira sa demeure chez eux. Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, ni le soleil ni la chaleur ne les accablent, puisque l'Agneau qui se tient au milieu du Trône sera leur pasteur pour les conduire aux sources des eaux de la vie. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. »

.../... Il y a l'auteur de l'évangile, que la tradition a nommé *Jean* (du nom d'un apôtre) et celui que la tradition nomme *Jean, le presbytre* ou *l'Ancien* auteur de la 2° et 3° épître de Jn, qui pourrait avoir écrit l'Ap. Ces deux auteurs semblent être issus du courant initié par le Disciple bien-aimé. Celui de l'Ap. vit en milieu païen. Il a une grande connaissance de la tradition juive et des textes de l'A. Testament, même si sa pensée s'apparente à celle de Qumran.

Écrit entre 92 et 96, pour encourager les chrétiens persécutés, le point de départ de l'Ap. est d'opposer le culte du Christ à celui de l'empereur.

La recherche sur les racines juives de l'Apocalypse de Jn a été activement poursuivie, surtout à partir des années 1980. Les résultats se sont imposés au point de former un fondement qui n'est plus guère contesté. Grâce à l'étude des manuscrits de Qumran, des lumières ont été apportées pour éclairer certains passages de ce livre ; grâce à celle des textes de la mystique ésotérique juive, on sait la parenté de l'Ap. (Apocalypse) avec certains de leurs aspects.

Ainsi le culte céleste où des anges célèbrent des liturgies se trouve à plusieurs reprises dans les manuscrits de la Mer Morte, datés de 150 à 50 avant notre ère. Le temple spirituel céleste s'y trouve aussi fréquemment évoqué, ainsi que la Jérusalem nouvelle... bref, l'auteur de l'AP. s'est largement inspiré d'un courant juif mystique et ésotérique.

Mais qui est cet auteur ? Dès le III° s. des doutes sont apparus qui font distinguer deux « Jean » ! .../...

Le chapitre 7 (d'où vient notre lecture) comprend 2 visions. Si la première présentait un peuple dénombré (144 000), recensé par tribus et marqué du sceau de Dieu pour affronter l'épreuve, voici maintenant une foule immense, cosmopolite dont on dira plus loin qu'elle a déjà affronté victorieusement l'épreuve. On ne peut s'empêcher d'évoquer ici la promesse faite à Abraham d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles ou que le sable des mers, écrit Pierre Prigent, en voici même l'accomplissement. Cette foule est devant le trône : pour la 1° fois dans ce livre des hommes sont admis en ces « lieux » où se déroule le culte céleste dont ils sont participants.

4° dimanche de Pâques ☩ 12/05/ 2019 * © bernard.dumec471@orange.fr

Leur vêtement blanc évoque des personnes qui sont à présent devenues nouvelles, célestes. Quant au fait que cet habit soit blanchi dans le sang de l'Agneau, il faut se rappeler qu'à l'époque on passait les tissus dans un foulon où l'on mettait de l'eau avec du sang d'animaux issus des troupeaux (souvent des agneaux) pour obtenir une blancheur plus éclatante. Cette image renvoie à une purification intérieure qui permet de s'approcher du voisinage de Dieu qui est ici représenté par l'image du Trône.

Mais la fin du texte est au futur ! Il ne s'agit pas de promesses réservées à l'avenir, car le Salut est donné au présent (ils sont devant le Trône pour rendre un culte éternel) même s'il ne sera totalement accompli qu'à la fin, lorsque tous seront dans la demeure : l'Histoire n'est pas encore terminée ! Le texte s'inspire ici d'Isaïe 4,5-6 où « *la gloire du Seigneur couvrira tout comme une tente immense, ... qui donne de l'ombre contre la chaleur du jour. Elle servira d'abri et de refuge ...* » mais aussi d'Isaïe 49,10 : « *Ils n'auront pas faim et ils n'auront pas soif ; Le mirage et le soleil ne les feront pas souffrir ; car celui qui a compassion d'eux sera leur guide et il les conduira vers des sources d'eaux.* »

En s'inspirant de ces textes, l'auteur de l'Apocalypse fait cependant une importante modification de sens qui révèle sa façon de présenter le Christ (sa christologie) : Si, avec Isaïe, c'est Dieu qui agit et conduit son peuple, à présent c'est l'Agneau (le Ressuscité) qui joue ce rôle de pasteur. [D'où le choix de ce texte pour éclairer le texte de l'Evangile de ce 4^e dimanche de Pâques qui est traditionnellement le Dimanche du Bon Pasteur !]

Evangile selon saint Jean (Jn 10, 22-33 ; texte liturgique : 27-30, en gras)

On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver. Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs l'entourèrent et lui dirent : Jusques à quand tiendras-tu notre âme en suspens ? Si toi, tu es le Christ, dis-le nous ouvertement. Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.

Mes brebis entendent ma voix. Moi, je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais, et personne ne les arrachera de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les arracher de la main du Père. Moi et le Père, nous sommes un.

Les Juifs ramassèrent de nouveau des pierres pour le lapider. Jésus reprit et leur dit : Je vous ai fait voir beaucoup d'œuvres bonnes venant du Père. Pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour une œuvre bonne que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu.

En cette troisième année du cycle liturgique (C), nous lisons la dernière partie de la « Parabole du Bon Pasteur ». Mais cette partie n'est pas dans la continuité chronologique avec le passage précédent qui se situe à la suite de la guérison de l'aveugle-né.

A présent, nous sommes en hiver, où l'on célèbre à Jérusalem la fête de la Dédicace. Or, au cours de la liturgie, au Temple, on lisait le chapitre 34 d'Ezéchiel, dans lequel le prophète attaque les mauvais pasteurs d'Israël parce qu'ils ont conduit la nation à sa perte. Il annonce alors que Dieu prendra lui-même en main la conduite de son troupeau : « *Voici que j'aurai soin moi-même de mon troupeau ... C'est moi qui ferai paître mes brebis ... je chercherai celle qui était perdue ... je soignerai celle qui est blessée...* » (Ez 34,11-16).

Les interlocuteurs de Jésus viennent donc d'entendre ce message du prophète. Et voici que, pour répondre à leur question (Qui es-tu ? Es-tu le Christ ?), Jésus s'identifie avec le pasteur divin promis par Ezéchiel. On comprend la réaction des Juifs : un blasphème (non retenu par la liturgie).

N. B. : Il importe d'utiliser dans nos textes le terme de « *pasteur* », écrit Monique Piettre, parce qu'il implique, juridiquement, la notion de responsabilité, ce qui n'est pas le cas du mot « *berger* » qui peut s'appliquer soit à un propriétaire soit au simple gardien, qui peut être le fils ou l'esclave, le mercenaire ou le travailleur saisonnier !

Si les trois synoptiques (Mc, Mt & Lc, par ordre chronologique) racontent comment Jésus, après son arrestation fut conduit chez le Grand Prêtre - où se rassembla le Sanhedrin -, et qu'il y fut interrogé, puis condamné pour blasphème (Mc 14,63 ; Mt 26,65 ; Lc 23,70-71), l'évangile de Jn n'a pas cet épisode. Mais pour construire son texte, le second rédacteur de ce livre en a repris les éléments principaux ; et c'est avec le récit de Lc que ce passage offre le plus de contacts.

Beaucoup d'historiens ont mis en doute la réalité d'un procès de Jésus devant le Sanhédrin, suivi d'une condamnation à mort, du moins tel que le rapportent les synoptiques. Sur ce point, la tradition johannique ancienne semble plus proche des faits, qui parle d'une simple comparution devant Anne. Le récit des synoptiques pourrait être une mise en scène pour rendre compte de l'hostilité des dirigeants juifs de Jérusalem, surtout des grands prêtres, contre Jésus. C'est ce que le 2° rédacteur de Jn montre en transposant ici les données principales du « procès de Jésus devant le Sanhédrin » de la tradition synoptique.

La fête de la Dédicace était récente. Son institution est racontée dans le 1° livre des Maccabées (1 M 4,36-39). Le Temple avait été profané par Antiochus Epiphane qui avait établi un autel païen sur celui des holocaustes pour offrir des sacrifices à Zeus. Trois ans plus tard, après ses premières victoires, Judas Maccabée avait fait purifier le sanctuaire et construire un nouvel autel qui fut inauguré en Décembre de l'an - 164. On décida donc alors de fêter cet événement chaque année à cette date.

Ce qui est le plus intéressant dans le texte que nous lisons, c'est la finale où le rédacteur affirme l'égalité de Jésus avec le Père. Mais il a été choisi par la liturgie en lien avec le « dimanche du Bon Pasteur ». En écho avec le discours précédent où les brebis écoutent la voix de leur pasteur, les interlocuteurs de Jésus, parce qu'ils restent incrédules, ne sont pas de ses brebis. Le rédacteur fait alors préciser par Jésus que ses brebis lui sont données par le Père. Selon ces paroles, Jésus (le rédacteur) voudrait-il expliquer l'incroyance comme une non-élection de la part de Dieu ? s'interroge le P. Léon-Dufour. .../

/... L'évangile de Jn n'autorise pas cette lecture, répond-il. Certes pour le rédacteur, comme pour tout écrivain biblique, l'initiative divine de la révélation précède l'adhésion de l'être humain. Mais la révélation faite à Israël concerne d'emblée tout le peuple, excluant toute discrimination de personnes de la part de Dieu. Les brebis qui écoutent la voix du Pasteur sont siennes en ce sens qu'elles adhèrent à lui et entrent dans son troupeau. Elles lui sont données comme toutes les brebis, mais certaines ne veulent pas suivre la voix de Jésus et refusent de croire en lui. Elles s'excluent ainsi d'elles-mêmes du troupeau ! Ces brebis-là, pour Jn, sont les notables religieux qui iront jusqu'à tuer le Pasteur envoyé par Dieu.

Mais celles qui suivent Jésus, reçoivent dès maintenant la vie éternelle et personne ne peut les arracher à la main de Dieu !

(P. X. L-D.)

La « main » dans la Bible est souvent une métaphore de la puissance protectrice de Dieu. Nous avons ici la présentation symbolique de ce qu'est l'Eglise aux yeux de l'école johannique : au fondement de sa sécurité se trouve non pas Pierre, ni même le Christ, mais le Père, indissociable du Fils ! C'est la communion parfaite du Fils avec le Père (l'Esprit) qui fonde la sécurité des brebis en ce qui concerne le Salut, écrit ce même exégète...

Dès les origines, le mystère de ce que nous appelons l'Eglise, a polarisé la pensée chrétienne et a été diversement interprété. Pour Paul, cette dernière est un corps mystérieusement animé par l'Esprit, comme il le dit dans le chapitre 12 de la 1° lettre aux Corinthiens. Pour Matthieu, elle est un édifice dans lequel on entre et dont les clefs ont été remises à Pierre, comme il l'écrit au chapitre 16, versets 18 et 19.

Dans St Jean, peut-être en vue d'une critique de ces représentations (que l'auteur de ce passage connaît quand il écrit), mais sûrement en écho au langage traditionnel de la Bible pour désigner le peuple d'Israël, l'Eglise est un troupeau de brebis rassemblé par la parole du Bon Pasteur. Nous avons là le schéma d'une église qui n'est pas « hiérarchisée », contrairement à celle de Matthieu.

Cela explique que chacune des Eglises chrétiennes, montre un visage et une structure différente, selon la référence évangélique qu'elle choisit pour appuyer ses bases.

Homélie pour le 4^e dimanche de Pâques

(le 12 mai, à 9h30, à Bizanet)

« *Personne ne peut vous arracher de la main de Dieu* ». ‘La main’ est un symbole fort, universel, utilisé plus de 1540 fois dans la Bible. On dira ainsi que Dieu *ouvre sa main* pour donner aux hommes bénédictions et bienfaits. Et Ezéchiel lui fera dire, pour exprimer son amour fidèle : *Vois, je t’ai gravé sur les paumes de mes mains* (Ez 49,16).

Eh bien, au cas où nous manquerions d’espérance quand gronde la détresse, quand frappe la Mort, quand nous renverse une vague d’angoisse, Jésus nous dit aujourd’hui, pour nous fortifier, pour réveiller notre confiance endormie ou pour la relever quand elle sombre dans le noir : « *Personne ne peut vous arracher de la main de Dieu* ». Oui, nous sommes tous dans sa main, chrétiens ou pas, car *Dieu ne fait aucune différence entre les hommes*, écrira Paul aux Ephésiens (Ep 6,9).

La difficulté à entendre cette parole de l’évangile, vient de l’image que nous nous faisons de Dieu. Il y a « le dieu du sacré » qui menace, fait peur, et ressemble fort à un magicien qui fait des prodiges et se manifeste à grands bruits ; ce dieu interventionniste qui écarte la mer, fait tomber le feu du ciel, permet de vaincre l’adversaire et de trancher les têtes des ennemis, ... et tout et tout ! Ça, c’est le « dieu du religieux », le dieu de nos inventions humaines !

Le « Dieu de la foi », lui, est tout autre : il en appelle à notre liberté, il suscite notre foi. Car la foi est le trésor de l’être humain. Un trésor enfoui, mais qui, telle la lave d’un volcan, lorsqu’elle traverse toutes les couches de nos profondeurs, mène à la surface une force insoupçonnée, jusque là incroyable. C’est à ce trésor que renvoie Jésus quand il dit : « Va, ta foi t’a sauvé ! » Il ne dit jamais : « Je te guéris ! » ou « Dieu te guérit ! » Sa présence ne fait qu’éveiller la foi ! Le miracle est le résultat de la liberté humaine.

La foi est cet investissement que nous faisons sur Dieu, sur Jésus, sur des saints, sur des hommes et des femmes d’aujourd’hui, qui va drainer avec lui et faire surgir de nous ce « possible humain » ! Tout miracle est « un possible de la foi » que je peux susciter en moi. Voilà qui remet en cause l’idée du dieu « magicien » et « interventionniste » !

Ceci dit, comment lire les événements de notre vie, dans la foi, et à la lumière de l’Evangile qui affirme que rien ne pourra nous arracher à la main de Dieu ? Que pourrait nous dire Jésus ?

Tu rames dur, les épreuves se succèdent, tu ne vois pas comment t’en sortir ... : Tu es dans la main de Dieu ! Il est là, non pas pour t’enlever les obstacles, pour arrêter l’orage ou faire soudain briller le soleil, mais pour t’inviter à aller chercher en toi, cette foi qui t’aidera à tenir, et qui, si tu le crois vraiment, pourra intervenir !

Tu es dans la douleur, dans la souffrance, dans le deuil... N’oublie pas : Tu es dans la main de Dieu ! Il ne va pas t’enlever le poids que tu portes, fermer la blessure qui est en toi, supprimer tous tes maux. Il est là pour t’inviter à aller puiser à la source de ta foi, l’eau qui t’aidera à continuer ta marche et à franchir les ravins... parfois, si tu le crois vraiment, ta foi en ôtera certains !

Tu es effrayé par les événements, la peur est là, l’angoisse te taraude, les soucis de ceux que tu aimes viennent abrégé ton sommeil : Tu es dans la main de Dieu ! Il t’invite, dans une prière renouvelée, faite d’abandon, à plonger en toi pour que sa présence caresse ta foi afin qu’elle fasse naître en toi la confiance... et parfois, si tu le veux vraiment, à t’empêcher de ne broyer que du noir !

Elle est là « la main de Dieu » : une présence toute humble, toute discrète, toute silencieuse, mais capable d’en appeler à notre foi pour faire jaillir en nous, et pourquoi pas autour de nous, un possible insoupçonné. La main divine est cette présence ininterrompue, constante, qui nous assure que Dieu ne nous laissera jamais tomber, mais sera toujours là, main offerte, main ouverte qui, lorsque viendra l’heure cruciale, pourra accueillir notre ultime acte de foi terrestre : « Je me remets tout entier dans ta main ! »